

## Lucas WEINACHTER

### le retour vers l'enfance



Rencontre avec Lucas Weinachter, dans son atelier du 18ème arrondissement de Paris.

Lucas, raconte-nous tes débuts. Comment es-tu entré dans ce monde de l'Art ?

J'ai d'abord suivi l'École des Beaux-Arts de Paris, section architecture, pendant trois ans, et puis j'ai obliqué vers un atelier arts plastiques au sein de l'École. Je n'ai pas fini le cursus total, et j'ai alors commencé à travailler dans un cabinet d'architecte. Parallèlement, j'ai suivi des cours dans des ateliers de peinture (chez Vladimir Velickovic notamment) et puis je me suis lancé dans le grand bain.

Elle te venait d'où cette envie de peindre, de dessiner ?

Je crois que je dessinais depuis toujours. Mais il y a eu une confusion, mon père étant archi-

tecte, j'ai longtemps cru que c'était également la voie qu'il me fallait suivre. En fait, c'est un métier très technique, et j'ai dû choisir à un moment et obliquer pour aller vers mes vraies amours, et particulièrement le dessin. J'ai donc laissé tomber l'architecture.

Très vite, tu as eu ton propre atelier ?

Oui, j'ai voulu très tôt développer certains sujets récurrents chez moi, et j'ai eu mon propre atelier. Je suis alors passé par plusieurs périodes de création.

Tu vivais comment à l'époque ?

Tu avais une galerie ?

Non, pendant des années, je n'ai eu aucune galerie...

Je travaillais à droite à gauche, vivant essentiellement de petits boulots.



© Valérie Wiacek

Une sorte de bohème ?

Oui, c'étaient des années compliquées, mais j'étais jeune alors. Je n'en garde aucune amertume.

Par la suite, j'ai travaillé avec des galeries, et le côté vraiment professionnel a alors commencé. C'était vers la fin des années 80.

Aujourd'hui, je travaille avec la galerie Linz, à Paris.

Quels sont les thèmes que tu traites à cette époque ?

Des thèmes souvent liés à l'enfance. J'ai été élevé par mes grands-parents plus que par mes parents. Mon grand-père était instituteur, un instituteur de la vieille école et il avait une façon de raconter des histoires ou d'apprendre des choses qui me fascinait. Il y a eu ainsi dans mon travail tout un côté attaché à la na-



ture, les insectes, le végétal, etc. Il y a eu aussi le côté cabinet de curiosités, tout ce qui est anatomique par exemple, les globes, les animaux empaillés, etc. Il y a eu le corps humain aussi, et donc, le monde de l'enfance, que j'ai retravaillé récemment, en mettant en évidence les stigmates de la vie. Des périodes en noir et blanc, et puis je suis passé à la couleur depuis deux ans environ.

Oui, il y a une sorte d'évidence de la couleur dans ton travail.

Cela s'est fait assez naturellement, mais non sans souffrances. Je voulais travailler avec les outils de l'enfance, les crayons de couleur par exemple.

En fait, ça a été en fait une sorte de révélation.

Depuis le début, corrige-moi si je me trompe, mais j'ai l'impression que tu te sens davantage dessinateur que peintre ?

Oui, absolument.

Le dessin, c'est quelque chose que j'ai en moi.



Mon travail actuel est d'ailleurs axé à 90 % sur le dessin.

La base pour moi c'est le dessin. Je le marque vraiment, je joue du trait, je veux que le squelette apparaisse.

D'où le travail sur un papier particulier ?

Oui, c'est un papier Japon, un papier naturel qui est très fin, mais qui peut admettre une grande tolérance. C'est un papier qui arrive à porter les stigmates, les ondulations, et même des coutures. C'est un papier qui ressemble à une peau.

Pas trop fragile à travailler ?

Il faut apprendre à le maîtriser, et il y a un temps d'adaptation... Au début, j'ai connu quelques galères... J'ai dû élaborer toute une technique, une sorte de cuisine d'atelier, d'alchimie. Notamment pour les plus grands formats, qui ont tendance à se déchirer plus facilement.

L'incorporation de la couture, c'est récent dans ton travail ?

Cela date environ de trois ou quatre ans.

Je l'ai incorporé avec les gueules cassées de la guerre 14, à l'occasion du centenaire. Une idée de reconstruction, de rafistolage en quel-

que sorte. Le fil vient de là. Aujourd'hui, il amène une ponctuation dans le dessin. L'enfance n'est pas faite que de bons moments, le fil marque les stigmates de la vie. Des choses se font et se défont, il me faut les recoller.

Cela veut dire que l'œuvre de Lucas Weinachter est une œuvre grave ?

Oui, car je pense que la vie est quelque chose de grave. Je la matérialise ainsi. Et la couleur est capitale pour moi car plutôt que de traiter les choses en noir, elle me permet d'apporter une sorte de distanciation. Le noir renforce un propos que la couleur allège. Il y a toujours un élément dans mon dessin qui vient compléter la première lecture immédiate. Il y a la belle image, mais aussi quelque chose qui dit « rien n'est parfait ». J'aime bien les anomalies dans le travail.

Tu es aujourd'hui dans un univers onirique, plutôt que réaliste ?

Je m'y retrouve bien, je m'y sens bien. J'ai envie de prendre du recul, de reconstruire un monde. Le monde est bien noir déjà, j'ai envie de le sortir de l'ornière. Tout en gardant un regard sans concessions.

< Propos recueillis par Ludovic Duhamel